

TD Psychologie n°3

L'adolescent face à son corps
Annie Birraux
Bayard Editions, 1994
Collection Païdos

CHAPITRE I

ADOLESCENCE ET PUBERTÉ L'IMPLOSION BIOLOGIQUE ET LA PHÉNOMÉNOLOGIE DE LA PUBERTÉ

Puberté – adolescence

Quelle que soit la définition que l'on s'accorde à donner du processus d'adolescence, elle contient un double implicite : d'abord celui du changement, ensuite, celui de l'existence de potentialités considérables, souvent menaçantes pour l'adulte et la société et qu'il faudra canaliser, endiguer.

Le changement semble objectivement repérable, il s'agit de la rupture de la linéarité du développement physique, de la mutation sociale : de la dépendance familiale à l'autonomie. Il s'agit aussi de l'évolution de la qualité des processus de pensée : de la pensée concrète à la pensée formelle pour Piaget et son école, ou des représentations présexuelles aux représentations sexuelles et à l'intégration de la complémentarité des sexes pour les psychanalystes. Ces changements menacent la permanence du sentiment d'identité construit dans les premières enfances. La question « Qui suis-je dans ce nouveau corps ? » se complique de la non-familiarité du vécu et des éprouvés associés à ces transformations ; en ce sens, l'objectivité du changement est seulement partielle. Celui-ci a ses zones d'ombres, et ce qui se voit, n'est qu'une infime partie du bouleversement pubertaire.

Quant aux potentialités, elles pourraient relever du mythe, si toutes les sociétés n'avaient perçu la menace de déstabilisation des ordres établis que véhicule l'adolescence. Potentialités physiques qui s'expriment par exemple dans les compétitions et exploits sportifs, mais aussi forces plus obscures, plus mystérieuses qui se repèrent essentiellement au détour de l'histoire dans les cadres qui à chaque époque ont été édifiés pour les contenir.

Or, ce cortège de transformations visibles et invisibles, aussi bien que la révélation de cette soudaine puissance qui contribueront dans le meilleur des cas à la constitution d'une identité et d'un sentiment d'appartenance à une communauté adulte sont initiés par le bouleversement physiologique pubertaire, et ne se réalisent pas sans lui.

Ce n'est pas dire pour autant que l'adolescence est réductible au processus pubertaire, mais c'est insister sur le fait que le changement s'organise essentiellement autour du corps pubère et de la relation que le sujet peut créer avec lui.

Jean-Jacques Rousseau¹ déjà, montrait en des pages très sensibles, l'intrication des changements physiques et la naissance des passions à la puberté.

Nous naissons pour ainsi dire deux fois : l'une pour exister et l'autre pour vivre : l'une pour l'espèce et l'autre pour le sexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort sans doute, mais l'analogie extérieure est pour eux. Jusqu'à l'âge adulte, les enfants des deux sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue : même visage, même figure, même teint, même voix, tout est égal : les filles sont des enfants, les garçons sont des enfants : le même nom suffit à des êtres si semblables. Les mâles chez qui on empêche le développement ultérieur du sexe gardent cette conformité toute leur vie ; ils sont toujours de grands enfants, et les femmes ne perdant point cette même conformité, semblent à bien des égards ne jamais être autre chose.

Mais l'homme en général n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance. Il en sort au temps prescrit par la nature ; et ce moment de crise bien qu'assez court, a de longues influences.

Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes :

1. ROUSSEAU J.-J. (1762). *Émile, ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, chap. IV, pp. 273-274.

une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportements fréquents, une continuelle agitation d'esprit rendent l'enfant presque indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendait docile : c'est un lion dans sa fièvre, il méconnaît son guide, il ne veut plus être gouverné.

Mais la puberté est spontanée et limitée dans le temps, alors que l'adolescence, elle, en raison d'une part, de la dialectique qu'elle impose entre le monde interne et externe du sujet, de la diversité des modes de gestion possibles de cette mise en tension, en raison d'autre part des normes de groupe, sociales, constantes ou occasionnelles, s'inscrit dans une durée variable. La puberté admet un schéma séquentiel unique, l'adolescence, au contraire, est non systématisable. L'appareil psychique, par essence singulier, traite en effet les effets de la puberté de manière absolument originale pour chaque sujet : si l'on peut mettre en évidence des spécificités culturelles, sociales, voire des généralités en forme de lois qui régissent ce processus, il serait bien imprudent de prétendre qu'elles permettent la saisie de toutes les données qui y concourent et la mise à plat radicale de la dynamique qui y opère.

J'évoquerai trois constats en forme de postulats :

1) C'est le corps du sujet qui est au cœur de l'adolescence : un corps en transformation, un corps en identification, un corps en sexuation. Ce sont des effets d'une dialectique entre le corps infantile connu, fantasmé, sédimenté par les accidents de l'histoire, et le corps inconnu, mystérieux, mature sexuellement qui s'impose dans les transformations de la puberté dont rend compte l'adolescence comme construction du sujet.

2) Il n'y a pas de discours exhaustif possible sur l'adolescence, il y a des multiplicités de discours justes. En prenant comme cadre de référence la théorie psychanalytique et ses concepts, je ne prétends pas à une vérité qui rendrait caduques les autres approches (par exemple sociologiques, cognitives, anthropologiques). J'ai la conviction que l'adolescence est un processus interne, avant d'être ce par quoi elle s'expose sur la scène sociale, et c'est la raison de mes choix conceptuels. Ils ne sont pas limitatifs et ouvrent à bien des transversalités.

3) L'adolescence n'est pas la puberté ; mais bien que leurs définitions engagent des éléments spécifiques, il me paraît nécessaire

de garder à l'esprit l'idée que les deux phénomènes sont connexes : la biochimie du changement pubertaire n'affecte pas seulement le corps de l'enfant, sa morphologie ; elle modifie aussi son monde interne, ses représentations, ses affects, ses émotions, l'image de son corps et la place qu'il lui fait dans sa relation au plaisir ; « aux signes moraux d'une humeur qui s'altère se joignent des changements sensibles dans la figure² ». Inversement, si la préadolescence, l'adolescence sont pour certains, une classe d'âge au statut social particulier – entre la dépendance et l'autonomie – la manière dont l'enfant prépubère se projette par anticipation, dans la vie adulte, ou la stratégie qu'il développe pour s'y soustraire, en recherchant sécurité et protection du côté des parents ou de leurs substituts, modifient significativement le déroulement des processus pubertaires.

La puberté se définit comme l'ensemble des changements essentiellement biologiques et anatomiques qui aboutissent à la capacité de reproduction. Par la puberté, l'adolescent s'inscrit dans la pérennité potentielle de l'espèce. La puberté est un phénomène panhumain : elle concerne tous les individus, sauf cas pathologiques, à peu près au même moment de leur vie.

Les variations concernant la moyenne d'âge d'apparition de l'événement existent mais elles sont relativement limitées. Les facteurs ethniques, géographiques, culturels, semblent les influencer. Ces facteurs en tous cas n'affectent pas le déroulement séquentiel des changements. Par commodité, on admet que la puberté coïncide chez la fille avec le début des premières règles, et chez le garçon avec la première éjaculation. On appellera prépuberté la période d'un ou deux ans qui précède le fait arbitrairement choisi de la première menstruation ou de la première éjaculation. Ce laps de temps est caractérisé par des changements biologiques et morphologiques importants et souvent accélérés. La prépuberté est un concept qui recouvre le plus souvent celui de puberté ainsi défini, alors qu'il recouvre dans les traités médicaux la longue période de silence des hormones sexuelles qui précède la puberté, depuis la petite enfance.

L'adolescence peut se définir comme un temps et comme un travail : temps psychique, psychologique et socio-culturel de la

puberté, travail essentiellement psychique d'intégration des nouvelles données que la puberté inaugure, dans l'histoire du sujet. L'adolescence est un phénomène dont la variabilité est infinie même si un certain nombre de constantes le cadrent : les expériences antérieures de l'enfant, son éducation, son vécu infantile, qui donnent déjà une particulière spécificité au vécu prépubertaire vont formaliser le travail de l'adolescence, le faciliter ou y faire apparaître des obstacles. Enfin, les réactions parentales et familiales élargies, les réactions de l'environnement (écoles, institutions) à la maturation sexuelle de l'enfant vont induire des configurations multiples, qui excluent que l'on puisse donner de l'adolescence un schéma unique. La préadolescence est la réaction psychique, psychologique socioculturelle à l'amorce des changements qui précèdent la puberté.

Mais puberté et adolescence entretiennent entre elles des relations étroites. Ainsi, on sait combien des pubertés précoces, rares certes, mais non exceptionnelles, entraînent de difficultés psychologiques chez les enfants, capables de procréer, avant même d'avoir développé *a minima* les fonctions du moi (apprentissage, intelligence, autonomie). Inversement, les pubertés tardives amènent les jeunes à se sentir en déphasage avec leur classe d'âge, et à tenter, par des systèmes de compensation souvent provocants ou mal adaptés, une intégration dans le monde de leurs congénères pubères. Les changements psychiques de la préadolescence et de l'adolescence sont des plaquages fragiles s'ils ne sont accompagnés par les changements biologiques.

Ces définitions sont cependant plus commodes qu'opératoires. Elles appartiennent au langage courant mais ne sont pas scientifiques ; on pourrait dire qu'elles objectivent l'ignorance (relative, mais quand même) dans laquelle nous sommes quant à la « nature » du changement pubertaire.

Il se pourrait que ces deux facettes, endocrinienne d'une part (puberté), psychologique et sociale d'autre part (adolescence) soient les effets d'un déterminisme unique, historique. Ce qui s'exprimerait du changement à la puberté serait programmé dans l'histoire du premier développement et de la maturation des systèmes neuro-régulateurs ; des éléments cliniques pourraient aller dans ce sens, reiéguant ainsi les facteurs contemporains, sociaux, culturels, familiaux au rang d'éléments accessoires. « Trouver l'objet, dit

Freud, n'est en fait que le retrouver'. » « L'adolescence, dit Jones, est la répétition de la première enfance'. » Préoccupation de spécialistes, certes, mais qui a de quoi bouleverser les effets de la recherche en d'autres secteurs, pédagogique ou sociologique, si elle venait à se confirmer par les découvertes des neuro-sciences par exemple.

Pour l'heure, restons au plus près de l'« objet pubère » : Comment s'opèrent les transformations du corps du jeune aux portes de l'adolescence ? Comment ces changements se manifestent-ils dans leur environnement ?

« La métamorphose et son éprouvé »

— Si des différences existent du point de vue comportemental entre les garçons et les filles à la puberté, les ressemblances aussi : l'un des points communs le plus facilement repérable, et peut-être le plus difficile à vivre pour les parents, est, à l'instar de Grégoire, la difficulté de communication qu'ils génèrent. Quels que soient les efforts faits par les parents, le jeune se replie sur lui-même, ne partage plus avec euphorie ou simplement bienveillance les fêtes familiales, ne raconte plus ses peines, ses contrariétés ou ses joies. Il semble cultiver un jardin secret dont les adultes sont exclus. Il utilise souvent avec ses congénères un langage codé. Il signifie à ses parents qu'il ne peut rien leur demander et qu'il n'a besoin de rien ; surtout pas de questions.

Les acquisitions de la latence disparaissent progressivement, chez les garçons comme chez les filles. Les intégrations sociales : politesse, courtoisie, les manières à table, l'ordre acquis, la propreté laissent place à la négligence, à la grossièreté, à la saleté. La fille devient agressive, surtout envers sa mère, irritable, opposante ; pleine de contradictions, elle est imprévisible. Elle est quelquefois capable de réserver le meilleur d'elle-même aux adultes extérieurs, à la famille ou aux garçons de son âge qu'elle fréquente, ou encore à son amie de cœur. Garçons et filles mettent à distance les contacts physiques avec leur mère, et s'ils étaient précédemment des petits enfants affectueux, ils apparaissent progressivement comme des monstres d'égoïsme. À y regarder de plus près, il s'agit plutôt d'une monstruosité ambivalente. Ils sont partagés entre des désirs contradictoires et ne peuvent y faire face harmonieusement.

On pourrait développer davantage ce bouleversement des habitudes acquises, par exemple de la propreté, puisque le texte de Kafka nous y invite, (aussi bien d'ailleurs que l'*Émile* de Rousseau).

L'adolescent éprouve une relation particulière à l'ordre et au savon : jusqu'à ce moment le rangement de sa chambre, de ses affaires, était régi par un conditionnement parental, surtout maternel : l'ordre est un processus individuel et aucun « ordre » ne peut se substituer à un « autre », même dans la perspective d'une finalité « ordonnée ». Certains adultes rangent leur bibliothèque par auteur, d'autres par genre, d'autres par thème, d'autres par collection, par date d'acquisition. Aucun système n'a le privilège sur l'autre d'être plus fonctionnel, sinon dans la mesure où le rangeur sait où il va trouver l'objet dont il a besoin. L'adolescent, lui, qui se débarrasse des injonctions parentales, n'a pas de système de rangement, pas d'ordre... Sa chambre est un véritable capharnaüm, ses vêtements, des chiffons, des loques, que la saleté n'arrange pas. Il est difficile, voire impossible, de lui faire admettre la nécessité de faire passer ses sous-vêtements sales à la machine, ou de changer ses vêtements usés. Ceux-ci semblent constituer une enveloppe, une véritable seconde peau, et on a l'impression qu'à vouloir brusquer les choses, imposer, contraindre à des actions qui ne sont ni souhaitées ni perçues comme nécessaires, on court au-devant des catastrophes.

Il en est de même pour le commerce du savon : c'est un objet qu'il semble préférable d'écarter de l'adolescent, celui-ci peut avoir

des coquetteries, soigner son « look », passer chaque matin une heure dans la salle de bains pour gominer sa coiffure, se maquiller, toutes opérations qui visent à maîtriser le sentiment d'étrangeté et à tenter de se reconnaître, sans éprouver la nécessité d'une douche quotidienne.

Ces situations ne sont pas plus difficiles pour les parents que pour l'adolescent lui-même. Elles sont l'occasion de disputes souvent violentes au sein de la famille mais il faut garder à l'esprit que, d'une part, l'adolescent ne peut pas, du jour au lendemain habiter ce corps étranger dont la puberté l'a affublé : toute séance de bain-gnoire le confronte à un objet dont il a peur, et avec lequel il lui faut le temps de se familiariser, d'autre part, il n'y a pas de « saleté de l'adolescence » qui ne trouve sereinement un terme, en même temps que se résout la relation de l'adolescent à son corps sexué. L'intolérance parentale à cette phase transitoire difficile est la meilleure façon d'en empêcher la résolution harmonieuse.

Le même désordre affecte d'ailleurs leurs habitudes alimentaires : voracité ou crises de « régime » alternent, sans que l'on sache pourquoi. Les horaires des repas sont négligés, les goûts changent, deviennent capricieux. Les excès aussi fréquents que les privations ; la consommation inter-prandiale devient systématique et il leur est de bon ton de laisser sur la table, l'évier ou dans la chambre des traces de ces agapes improvisées : le pot de yaourt vide à côté de la télé, la peau de banane flétrie sous le lit sont des insignes bien banals de cette révolution des habitudes de nourrissage.

Ces comportements témoignent essentiellement de deux choses :

- la désorganisation profonde du monde externe des adolescents en raison des réaménagements nécessaires de leur monde interne ;
- la régression des investissements vers des positions et objets infantiles, non oubliés, mais peu ou prou abandonnés dans les années de latence, et ce, pour retrouver une sécurité, une identité dont la puberté les dessaisit.

Désorganisation et régression sont des symptômes normaux de l'adolescence. C'est leur absence qui doit faire problème plus que leur apparition, au même titre que les phobies de la névrose infantile, que la peur du noir, la crainte du loup, ou la phobie des animaux dans la prime enfance ; désorganisation et régression sont des manifestations caractéristiques de l'adolescence, normales, et en

ce sens organisatrices de l'adolescence. Elles se résument dans le concept de dysharmonie qui renvoie bien à la rupture des équilibres antérieurs, au caractère problématique de l'évolution ultérieure.

Ce concept est au cœur du processus de la puberté.

Il rend compte, non seulement à cause des images auxquelles il renvoie (c'est le contraire de l'harmonie, de ses règles ; la dissonance en musique, au plan plastique « pictural une œuvre qui « ne fonctionne pas »), mais en raison de ce qu'il recouvre du côté de la physiologie ou de la psychologie, de la non homogénéité du développement du jeune à cette période de sa croissance. La dysharmonie, c'est la mise en relation, mais surtout la mise en tension du corps et du psychisme, dans un scénario à quatre personnages. L'enfant qu'on est encore et l'enfant oublié, qu'on n'est plus, l'adulte qu'on n'est pas encore, et celui qu'on commence à être.

La dysharmonie c'est un périple, une traversée, une opération à risques dont l'échéance n'est pas garantie en prime d'une appartenance quelle qu'elle soit, à une lignée, un milieu socio-culturel, une nationalité, une race.

La dysharmonie de l'adolescence est universelle. Toute adolescence est essentiellement dysharmonie : désorganisation et régression d'une part, comme conséquences immédiates du remaniement de l'image du corps et de l'émergence de la sexualité, fixation d'autre part à des ancrages de sécurité, et évolution de certains secteurs du moi, autant de mouvements contradictoires, dyschroniques qui rendent compte de cet état.

Dans le quotidien, la dysharmonie, c'est l'alternance de phases de morosité, d'enthousiasme, d'excitation, de dépression ; c'est l'irritabilité, l'hyperémotivité ou au contraire, la froideur, l'agressivité ; c'est la fatigabilité ou l'endurance extrême ; ces discordances d'humeur ne sont probablement pas plus purement psychologiques qu'elles ne sont la conséquence d'une fonction endocrinienne non encore stabilisée.

L'instabilité thymique est un des signes de la dysharmonie pubertaire, au même titre que les bouleversements comportementaux auxquels nous avons précédemment fait allusion.

La dysharmonie rend compte de l'apprentissage de la maturité (si tant est qu'elle existe !) ; en tout cas, rend compte, non seulement du décalage entre la puberté somatique et endocrinienne, et l'intégration de celle-ci par le sujet, mais de la difficulté de troquer

des certitudes pour des « possibles » excitants peut-être, mais aléatoires. L'adolescent semble se dire, face à cette obligation de repenser son économie de plaisirs, ses choix, ses investissements, que ce n'est peut-être pas si enviable que cela d'être un adulte.

Le processus de la puberté engage en effet l'adolescent dans un triple remaniement.

1) De la relation avec son propre corps : le bouleversement somatique lui impose un corps « étranger » et nécessite un travail de reconstruction de la représentation du corps ; la représentation du corps perdu de l'enfance n'est plus cohérente avec l'événement advenu.

2) De la relation avec sa sexualité : l'accession à la génitalité impose l'exigence de se distancer des objets œdipiens et des images infantiles intériorisées. L'objet incestueux n'a jamais été aussi menaçant, puisque l'inceste est désormais possible et pourtant, il ne peut pas être désinvesti sans mettre en danger la cohérence du moi.

3) De la relation avec son environnement : la distance par rapport aux objets parentaux induit un nouveau type de commerce avec le monde. L'image que le jeune a de lui-même ne se suffit plus d'être renvoyé par le regard maternel. Les modèles familiaux sont insuffisants à nourrir l'édification de l'idéal du moi amorcée dans l'enfance. La conclusion des processus identificatoires ne saurait se faire sans confrontation aux objets non œdipiens.

Ce triple remaniement est essentiellement psychique et concerne le monde interne de l'adolescent : sa topique, c'est-à-dire l'organisation de ses instances, la dynamique des relations moi-ça-surmoi, caractérisée par la poussée du ça et la mise en place d'un idéal du moi, condensation de son histoire passée et de la manière dont il la projette dans l'avenir ; mais aussi ses épreuves, ses représentations.

Il est induit par le corps, et s'organise à partir du corps et de la représentation de celui-ci.

Il induit l'accession de l'enfant au « je ». Il ne semble pas que l'on puisse parler de sujet avant que ne soit acquis le fonctionnement instrumental génital et remaniée cette triple relation.

L'accession au « je » est une construction à partir de la pluralité constitutive du moi infantile et de l'élément nouveau qu'est le corps sexuellement mature. Cette construction qui s'accompagne de deuils, de renoncements, réactive une angoisse jamais éteinte de perte, mais fait surgir aussi des épreuves d'exaltation, car elle ouvre fantasmatiquement à tous les possibles. Dans cette efflorescence d'épreuves

archaïques surgissent souvent des sentiments de dépersonnalisation, de détresse car la puberté est bien l'instant où doit se perdre l'enfant pour laisser place à un hypothétique sujet.

De la dépendance à l'autonomie, ainsi pourrait-on résumer la fonction du travail de l'adolescence que la puberté vient initier. Se dessine alors l'espace de ce travail, singulier, interne. La scène est la même pour tous en son cadre, l'interprétation est unique, et cela n'est pas incompatible avec les généralités que nous avons rappelées qui ne sauraient constituer que la toile de fond sur laquelle s'esquisse l'objet.

La seconde séparation-individuation à l'adolescence

C'est un concept que l'on doit à Peter Blos⁸. J'aimerais m'y attarder tant il me semble qu'il s'agit d'un concept fécond qui condense plusieurs aspects de l'adolescence sur lesquels j'ai insisté au chapitre précédent – mais tant il me semble aussi que sa capacité métaphorique est susceptible d'induire des erreurs d'interprétation⁹.

Le sens courant, les dictionnaires, soulignent dans la séparation la notion de non-dépendance, que l'absence de liens soit absolue ou sélective. La séparation implique l'objet un, isolé, indépendant de ce dont il est séparé. À la différence de l'expérience de rupture, qui porte préjudice à l'intégrité de l'objet, l'expérience de séparation exige l'éprouvé préalable ou simultané de la constance de l'acquisition de l'objet. On peut ainsi penser qu'avant ce stade, la séparation, dans sa concrétude, ne peut avoir que les incidences dommageables

de la rupture. En psychanalyse, la séparation connote la perte et le renoncement. Elle est entendue comme une épreuve – la séparation de la mère, lors de la section du cordon ombilical à la naissance, en reste le prototype – qui laisse dans la psyché de l'enfant la trace nostalgique d'un avant paradisiaque, et donne lieu au premier éprouvé de déplaisir qu'on nommera angoisse. La connotation affective est celle d'une expérience négative.

La séparation est donc une prise de distance, mais dans un espace qui est celui du monde interne. Être séparé signifie avoir accédé à une autonomie de pensée et de représentation, se sentir identifié, être capable de prendre la parole en son nom propre. Prendre de la distance au sens géographique du terme n'implique pas par contre que l'on se sente séparable.

Cela est de constatation courante. Les adolescents, qui s'imaginent être autonomes s'ils vivent dans un studio ou une chambre de bonne ou les parents qui pensent faire surgir cette autonomie en éloignant les jeunes de la maison éprouvent souvent de bien vives déconvenues.

Margaret Mahler qui, dès 1955, utilisa ce concept pour rendre compte – dans la petite enfance, de l'émergence de la pensée ou de son achoppement dans les psychoses autistiques et symbiotiques disait que « la séparation n'est pas le fait d'être séparé physiquement, mais la réalisation intrapsychique du fait d'être séparé, de ne pas participer du même système de désirs, de gratifications et de frustrations que la mère (ou son substitut) ».

La séparation entraîne donc « la différenciation, la distanciation, la formation des limites et le détachement de la mère » – elle est couplée au processus d'individuation qui recouvre « l'évolution de l'autonomie, de la perception, de la mémoire, de la cognition, de l'épreuve de réalité pour contribuer à la naissance psychologique de l'être humain¹⁰ ».

Mais séparation et individuation impliquent à l'adolescence des actions différentes : « en dernière étape elles aboutissent au sens de l'identité » et celui-ci n'est consolidé que dans l'intégration de son corps sexué.

8. BLOS P., *The Second Individuation Process in Adolescence*, psc, 1967, 22, pp. 162-186.

9. Voir à ce sujet la critique de la formulation de concept de séparation de M. Mahler et coll. : BIRRAUX A., « Quelques remarques sur la notion de séparation-individuation et ses liens à la dépression », *Adolescence*, 1986, 4, 2, pp. 327-333.

Cf. également les travaux suivants :
– MAHLER M., « Les concepts de symbiose et de séparation-individuation », *Psychose infantile*, Paris, PUF, 1982, chap. 1, pp. 19-39 ;
– *On Human Symbiosis and the Vicissitudes of Individuation*, vol. 1 : *Infantile Psychosis*, International Universities Press, INC, New York, 1968.

Le chapitre 1, « Les concepts de symbiose et de séparation-individuation » est inspiré de « On Human Symbiosis and the Vicissitudes of Individuation : An Overview of Symbiosis and Individuation », *Journal of the American Psycho-analytic Association*, 1967, 15, pp. 749-763.

10. MAHLER M.S., PINE F., BERGMAN A., *La naissance psychologique de l'être humain*, Payot, 1980, p. 85.

Peter Blos éclaire ce processus, en mettant en évidence¹¹ :

- le désengagement des liens infantiles, liens de dépendance aux parents de la petite enfance ;
- la modification des représentations du soi et de l'objet dans le sens d'une stabilisation ;
- l'assouplissement de la censure (le surmoi) et la prééminence de l'idéal du moi.

Il ajoute : « L'individuation s'accompagne de sentiments de singularité, de délaissement, de confusion. Elle met irrévocablement fin à certains des rêves mégalomanes les plus chers à l'enfance, ils doivent maintenant être relégués entièrement dans le fantasme. »

L'adolescent, pour aboutir à ce processus, doit compenser ses pertes, trouver de nouveaux repères, élire de nouveaux objets d'intérêt et d'amour. Il ne peut le faire que s'il s'investit suffisamment, s'il s'aime assez pour s'accorder quelque crédit dans ses choix, pour se faire confiance dans ses investissements. La séparation-individuation est un réaménagement interne, structural, qui ne peut se produire qu'à la condition qu'on se pense capable d'être autonome, seul. Nombreux sont les adolescents qui ne peuvent l'envisager :

- soit parce que *la perte de leur image infantile ne peut être compensée*. Ces adolescents détestent, haïssent leur corps mature et s'emploient à le mutiler, à le détruire pour tenter d'empêcher le changement. Ce faisant, il apparaît qu'ils le font moins dans un désir de mort, que dans la perspective de détruire un objet détestable et de faire advenir le changement. L'absence de limites entre l'interne et l'externe, le corps propre et le corps social, permet de penser que le suicide, ou la tentative de suicide, sont plus souvent

11. BLOS P., *The Second Individuation Process*, 1961.

« Nous dirons que, pas avant la fin de l'adolescence, les représentations du soi et de l'objet ne peuvent acquérir leur stabilité et leurs limites fixes, c'est-à-dire devenir résistantes aux modifications d'investissement. Le surmoi œdipien en contraste avec le surmoi archaïque, perd dans ce processus un peu de sa rigidité et de sa force, tandis que l'instance narcissique de l'idéal du moi acquiert une influence et une prééminence plus pénétrante. L'équilibre de la balance narcissique est ainsi plus solidement internalisé. Ces changements structuraux établissent la constance de l'estime de soi et de l'humeur en augmentant leur indépendance vis-à-vis des sources externes de leur propre choix. »

« Ce qui dans l'enfance est l'éclosion de la membrane symbiotique pour laisser advenir un bambin individué est à l'adolescence la rupture des liens de dépendance à la famille, la perte des objets infantiles, afin de devenir un membre de la société à part entière, ou plus simplement, un membre du monde des adultes » (Mahler, 1963).

des comptes que l'on règle à travers le corps avec une vie inacceptable, qu'une recherche de la mort. L'adolescent agit sa haine contre son corps mature par incapacité de « penser » sa relation avec lui ;

- soit parce qu'ils *ne peuvent désinvestir les parents de la petite enfance*, ces adolescents immatures quittent souvent la famille précocement pour vivre en couple, voire ont très tôt une relation amoureuse exclusive (réelle ou fantasmatique... relation à un professeur, à un homme ou une femme plus âgés). Une déception est insupportable, intolérable, parce qu'elle les met en face d'une situation qu'ils ont cru pouvoir éviter : éprouver leur capacité d'être seul. Ces adolescents ne forment pas forcément, mais savent qu'ils ont besoin d'une prothèse, d'un parent ou d'un substitut. Toute séparation les détruit psychologiquement, et le suicide est la mise en acte de cet éprouvé. La rupture vient témoigner de l'impossibilité de se séparer des liens infantiles avec les images parentales ;

- soit parce qu'ils *ne peuvent être désinvestis par leurs parents*. Certains adolescents savent, ou imaginent, que leurs parents ne peuvent vivre sans eux (ce n'est pas, hélas, toujours un fantasme). Ils savent, ou ils pensent, qu'ils n'ont pas droit à une autonomie. Ils doivent choisir leur métier en conformité avec les désirs ou les traditions familiales, doivent penser leur vie affective et sexuelle d'abord en fonction de leurs parents et des aspirations de ceux-ci. Ils savent, ou ils pensent, qu'en assumant leurs choix propres, ils vont au-devant de conflits insolubles. Ils savent, ou ils imaginent, que leur départ (symbolique, c'est-à-dire leur éloignement du système de pensée familial) provoquera un effondrement dépressif de leurs parents ou de l'un d'entre eux. Ces adolescents sont tiraillés dans leur désir d'autonomie, car ils la souhaitent, mais la ressentent comme culpabilisante ou catastrophique.

L'impossibilité de mettre en mots ce qu'ils éprouvent, leur tendance à agir ce qu'ils désirent, peuvent les conduire à concrétiser la séparation dans un passage à l'acte irréversible.

Le suicide est paradoxalement l'issue d'une non-représentabilité d'une quelconque issue au changement pubertaire. L'issue est l'impasse, la radicalisation d'une séparation, d'une autonomisation impensables.

Mais on n'arrive pas à une impasse sans avoir pris le chemin qui y mène.